

Les élèves des pays riches snobent la science

Si elles exercent une forte attraction pour les élèves des pays pauvres, les études scientifiques connaissent un net désengagement dans les pays riches.

Plus un pays est pauvre, plus l'intérêt des élèves pour les cours de sciences est élevé. Inversement, plus un pays est prospère, plus ses écoliers tendent à considérer l'enseignement scientifique comme ennuyeux voire inutile. Ce constat étonnant est le fruit d'une étude internationale sur les sciences lancée par l'organisme Rose (Relevance of Science Education). Dans les pays à faible indice de développement humain comme le Bangladesh, le Ghana ou l'Ouganda, le désir de devenir un scientifique parmi les jeunes de 15 ans est au maximum. En haut de l'échelle, la Suède, le Danemark, la Norvège enregistrent la plus forte désaffection pour les sciences. Le lien qui se dégage entre la richesse d'un pays et l'intérêt pour la science chez les élèves est très manifeste. Dans les pays où la pauvreté sévit, une carrière scientifique peut être vue comme une manière de s'offrir une vie plus facile. Dans les pays développés, malgré la sélection



Près de 200 enfants pour ce concours d'arithmétique mentale à Huaibei (Chine), le 20 mai 2007.

scolaire qui favorise les scientifiques et les débouchés professionnels qui font des sciences des cursus en principe recherchés, les élèves ne paraissent pas excessivement attirés par ces études; les filles, sollicitées par souci d'équité avec les garçons, semblent particulièrement récalcitrantes. Comment expliquer que dans ces pays à fort indice de développement, le goût pour les matières scientifiques soit si ténu ?

Sherlock Holmes plutôt qu'un manuel de physique

L'étude Rose n'est pas la première à mettre en avant la démotivation des élèves occidentaux

quand il s'agit de travailler les mathématiques, la physique, la chimie... Un programme comme la « Main à la pâte », lancé en 1996 en France, répond précisément à ce constat, en s'appliquant dès le primaire à présenter la science comme une façon de venir à bout de problèmes ancrés dans le quotidien, plutôt que comme un savoir purement théorique. « Je crois que ce qui manque souvent dans l'enseignement des sciences, c'est le sens d'un enjeu, d'un problème non résolu d'avance, qui a mobilisé les passions d'êtres humains étonnants, parfois truculents, jamais ternes. (...) Pour comprendre ce qu'est une investigation, il nous faut plutôt lire les

enquêtes de Sherlock Holmes qu'un manuel scolaire de physique », considère pour sa part Sophie Ernst, chargée d'études au département de philosophie de l'éducation de l'Institut national de recherche pédagogique (INRP). Pas assez de débats, un ancrage insuffisant dans l'actualité, la liste des critiques concernant l'enseignement des sciences est longue, sans oublier bien sûr la plus difficile à désamorcer : le fameux « c'est trop compliqué pour moi ! » ■

FLORENCE MOTTOT

Rose publications. Disponible sur www.ils.uio.no/english/rose/publications/english-pub.html